Les journaux de collège au XIX^e siècle

Léon Debien

Volume 5, Number 2, Spring 2005

L'histoire du livre au Québec, de la Nouvelle-France au XX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024359ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024359ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Debien, L. (2005). Les journaux de collège au XIX^e siècle. *Mens*, 5(2), 345–395.
<https://doi.org/10.7202/1024359ar>

Article abstract

To date, the handful of school papers published in Quebec's classical colleges in the nineteenth century have received little scholarly attention. Most of these publications were ephemeral and of purely local interest, but some played an important role in the development of the province's youth movement. In the 1850s, for instance, the *Séminaire de Québec's* paper, *L'Abeille*, fostered intercollegiate discussion and debate. Later in the century, the college papers of Joliette, Sainte-Thérèse, and Chicoutimi would make their readers aware of various attempts to organise Catholic student associations in Europe. Overall, college papers helped break the isolation associated with life in Quebec's classical colleges. They promoted intercollegiate dialogue and allowed students to develop a sense of group identity.

LES JOURNAUX DE COLLÈGE AU XIX^E SIÈCLE

Léon Debien
Laval
ldebien@sympatico.ca

Résumé

Les journaux publiés dans les collèges québécois au cours du XIX^e siècle n'ont pas encore suscité d'étude systématique. Il est vrai que leur nombre est peu élevé et leur durée de parution généralement brève. Les uns ont été confinés à leur collège et n'ont eu qu'un intérêt local. D'autres ont rayonné hors les murs de leur institution. *L'Abeille* du Séminaire de Québec deviendra, au fil des années, un journal intercollégial, ouvrant ses pages aux élèves des autres collèges. Dans un pays où les voies de communication sont embryonnaires, ce journal rend possible, au début la décennie 1850, les premiers rassemblements de collégiens. Dans le dernier quart du siècle, les journaux des collèges de Joliette, de Sainte-Thérèse et de Chicoutimi vont sensibiliser leurs lecteurs à l'importance, en Europe, des associations d'étudiants catholiques. Le journal de collège a permis à des collégiens reclus, onze mois sur douze, dans un collège, lui-même isolé, de sortir de leur isolement, d'établir des relations intercollégiales et de développer un sentiment d'appartenance à un groupe.

Abstract

To date, the handful of school papers published in Quebec's classical colleges in the nineteenth century have received little scholarly attention. Most of these publications were ephemeral and of purely local interest, but some played an important role in the development of the province's youth movement. In the 1850s, for instance, the Séminaire de Québec's paper, L'Abeille, fostered intercollegiate discussion and debate. Later in the century, the college papers of Joliette, Sainte-

Thérèse, and Chicoutimi would make their readers aware of various attempts to organize Catholic student associations in Europe. Overall, college papers helped break the isolation associated with life in Quebec's classical colleges. They promoted intercollegiate dialogue and allowed students to develop a sense of group identity.

Séminaire de Sainte-Thérèse, 20 décembre 1895. À quelques jours de Noël et du nouvel An, Lionel Groulx supporte mal l'obligation tridentine, faite à tous les élèves des séminaires, de passer ces jours de fête loin du toit familial. Il lui « semble qu'on pourrait bien échanger l'Alma Mater pour le foyer », note-t-il dans son *Journal*¹. Le lendemain, Lionel Groulx est contrarié par une autre absence, celle de la petite revue du collège, en arrêt de publication depuis quatre mois : « Si nous les regrettons ces chères annales ! ... oh ! si mes regrets, à moi seul, pouvaient quelque chose, dès longtemps elles nous seraient arrivées, alertes, pimpantes comme jadis ». Il revoit alors ces rassemblements mensuels des élèves autour de l'imprimeur, au moment de la distribution, à chacun, des *Annales Térésiennes* :

Il fallait nous voir autour de Mons. Brunet, réclamant chaque livraison. Ballon, balle, gymnase, tout était laissé là ; nous accourions empressés, leur souhaiter la bienvenue. C'était l'événement du jour. En récréation, les bancs se couvraient de lecteurs avides, dévorant chaque page. À l'étude, le thème était volontiers renvoyé au lendemain. C'est qu'elles savaient nous dire de si belles choses² !

Des moments semblables avaient été vécus, quarante-cinq ans auparavant, par les collégiens du Séminaire de Québec. Eux aussi se précipitaient vers le représentant de leur journal quand il arrivait avec la livraison hebdomadaire :

C'est toujours une grande fête pour nous quand nous recevons l'*Abeille*, et votre agent pour la Petite Salle

m'est témoin de la joie bruyante et de l'empressement avec lesquels nous courons à lui lorsqu'il arrive ; les petits goujons ne se précipitent pas avec plus d'avidité sur l'hameçon³.

Un autre élève, externe, dira du journal *L'Abeille* : « Nous l'attendons avec impatience, nous le lisons avec avidité, nous le conservons avec soin⁴ ». Lionel Groulx aussi conservera chacune des parutions des *Annales Térésiennes*. Devenu Rhétoricien, il relit ses « annales des années passées⁵ », découvrant « des beautés » qu'il n'avait « même pas soupçonnées⁶ », à la première lecture. Ces publications des séminaires de Québec et de Sainte-Thérèse et celles qui ont circulé dans d'autres collèges ont donné à lire du XIX^e des milliers de pages.

Les monographies publiées sur les séminaires et les collèges contiennent quelques chapitres sur l'organisation de la vie scolaire et les activités hors classes des collégiens du XIX^e siècle. Quelques lignes ou paragraphes présentent, quand il y a lieu, ces journaux de collège. Leurs auteurs, anciens élèves de l'institution, ont surtout fait œuvre de mémorialistes. Les premières publications ont été produites pour souligner le centenaire de la fondation d'un séminaire-collège. D'ailleurs leurs titres se font écho : *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet, 1803-1903*⁷, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe : un siècle, 1811-1911*⁸, *Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, 1825-1925*⁹, *Histoire du Séminaire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*¹⁰, *Histoire du Collège de L'Assomption : un siècle, 1833-1933*¹¹.

Trois monographies sur les collèges ont été publiées au cours des dernières années. La plus récente, *Histoire du Collège Sainte-Marie de Montréal, 1848-1969*¹² de Jean Cinq-Mars a paru en 1998 ; *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850*¹³ de Noël Baillargeon, en 1994 ; *Le Séminaire de Nicolet, 1803-1969*¹⁴ de Claude Lessard, en 1980. Cette même année, Yvan Lamonde s'est penché sur *La Philosophie et son enseignement au Québec*,

1605-1920¹⁵. Les travaux de Léo-Paul Hébert¹⁶ ont abordé le financement et le rôle socio-économique du Collège de Joliette. Ces publications du dernier quart du XX^e siècle actualisent l'histoire des collèges, en dégagent la complexité et la multiplicité des voies que les hagiographes avaient réduites à une ligne directrice : sacrifice et dévouement des fondateurs pour la cause de l'Église. Il faut souligner aussi *La mémoire du cours classique*¹⁷ de Claude Corbo. Les quatre-vingt-dix-huit témoignages publiés de soixante-seize anciens collégiens s'attachent à dégager les « expériences intellectuelles, culturelles, affectives et sociales¹⁸ », vécues de la fin du XIX^e siècle à la Révolution tranquille : expériences heureuses ou malheureuses selon les individus et les lieux ; indélébiles pour ceux qui ont eu la chance de rencontrer un Maître. L'auteur n'aborde le journalisme étudiant que dans le chapitre III, « Prodrômes de la Révolution tranquille ». Il n'apporte qu'un témoignage¹⁹.

Le journal de collège du XIX^e siècle n'a pas encore retenu la curiosité des chercheurs. Il est vrai que leur nombre n'est pas élevé, que leur durée a souvent été brève. Deux de ces publications, *L'Abeille* de Québec et *L'Oiseau-Mouche* du Séminaire de Chicoutimi, ont fait, voilà quarante ans, l'objet d'une thèse de licence²⁰. Quelques notices et mentions se retrouvent dans des ouvrages généraux et de référence, dont *La Presse québécoise*²¹. Dans un ouvrage collectif portant sur les *Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec, 1761-1945*²², le chapitre troisième, « Le triomphe de l'histoire dans l'enseignement (1845-1870) » de Pierre Savard, souligne la relation privilégiée qu'ont entretenue *L'Abeille* et l'histoire.

Les collégiens du XIX^e siècle n'ont pas eu le panache de ceux d'aujourd'hui ni de ceux de la contestation de 1968. Pourtant, dans les premiers jours d'octobre 1830²³, ceux du Collège de Montréal ont tenu leurs journées d'insurrection, inspirées par la Révolution de Juillet. Leurs récriminations et

leurs revendications ont alimenté les pages de *La Gazette de Montréal* et de *La Minerve*. Cette étude veut établir les assises du journalisme étudiant du XIX^e, susciter l'intérêt, sinon la curiosité des lecteurs pour ce « peuple écolier ». On pourrait, à son égard, reprendre le reproche porté en décembre 1843 par Antoine Gérin-Lajoie, du Collège de Nicolet, responsable de la première feuille écolière distribuée dans un collège :

D'où vient donc que ce pauvre peuple n'a jamais essuyé de la part des autres hommes que des contretemps et des malédictions. Depuis le commencement du monde, l'on n'a jamais vu un seul poète faire un seul vers à sa louange²⁴.

Quelques paragraphes plus loin, il ajoute : « qu'on ouvre les pages de l'histoire, et l'on y verra briller le peuple écolier, dans tous les temps et chez toutes les nations ». « La jeunesse du Québec a-t-elle une histoire ? », reprendra cent soixante ans plus tard, Louise Bienvenue dans l'introduction à son ouvrage, *Quand la jeunesse entre en scène : l'Action catholique avant la Révolution tranquille*²⁵.

Gérin-Lajoie a répondu à cette question en devenant un agent de cette histoire de la jeunesse. Les journaux de collège du XIX^e siècle ont permis à des écoliers de briller à l'exemple de leurs aînés qui œuvraient dans la grande presse. Ces collégiens ont produit des journaux ou participé à leur contenu avec autant de succès que d'échecs. Plusieurs de ces journalistes en herbe se distingueront par la suite dans la presse nationale. L'usage, à l'époque, de publier sous un pseudonyme rend difficile leur identification. Divers témoignages de contemporains, professeurs et compagnons d'études, ont permis d'identifier quelques-uns d'entre eux. À Gérin-Lajoie, il faut ajouter Laurent-Olivier David du Séminaire de Sainte-Thérèse, Louis-Amable Jetté du Collège de l'Assomption,

Hubert Larue et Charles-Honoré Laverdière du Séminaire de Québec, Damase Potvin du Séminaire de Chicoutimi.

Une deuxième interrogation se pose. Comment des collégiens reclus, onze mois sur douze, dans un collège, lui-même isolé, ont-ils réussi à établir des relations intercollégiales et à développer un sentiment d'appartenance à un groupe ? Sentiment qui donnera naissance, dès le début du XX^e siècle, à la création des premières associations de collégiens. Les témoignages qui ont amorcé cette étude, ceux de Lionel Groulx et des deux collégiens de Québec, montrent l'importance qu'a prise la publication d'un journal de collège. Ils invitent à refaire une lecture de ces feuilles pour en dégager le contenu et le rayonnement qu'elles ont eues ; à revisiter aussi ces collèges, identifiés au cours classique.

1. Les collèges classiques

Traiter de l'expérience journalistique des collégiens du XIX^e siècle impose de bien camper ces institutions dans lesquelles les écoliers entrent pour y passer six, huit et même dix années de leur vie. Ce collège est catholique. Des prêtres ou des religieux le dirigent, y enseignent et assurent l'organisation de la vie scolaire, aidés par des ecclésiastiques ou des frères. Au besoin, des professeurs laïques s'ajoutent pour des cours spécifiques : musique, anglais.

Aux collèges de Québec (1765) et de Montréal (1767), s'ajoutent, dans le premier tiers du XIX^e siècle, ceux de Nicolet (1803), de Saint-Hyacinthe (1811), de Sainte-Thérèse (1825), de Chambly (1825) et de Saint-Anne-de-la-Pocatière (1827), collèges mis en place par un membre du clergé, l'évêque ou un curé. En 1832, malgré l'opposition de M^{gr} Lartigue, les D^{rs} Meilleur et Cazeneuve forceront la fondation d'un collège à l'Assomption. Ces six collèges poursuivent un objectif commun : faciliter aux Canadiens français, établis dans une sei-

gneurie, l'accès à une éducation supérieure et catholique, basée sur l'enseignement du latin et des lettres. Le grec sera intégré au programme au cours des années 1850. Au début de la décennie 1830, le Bas-Canada compte donc huit institutions collégiales. Il en sera ainsi jusqu'en 1846, si ce n'est une modification de vocation pour deux d'entre elles.

Lors d'un voyage à Rome, à l'été 1841, M^{gr} Bourget visite quelques petits séminaires tridentins. Séduit par ce qu'il voit, il décide d'en établir dans son diocèse, afin de répondre aux besoins de l'Église. M^{gr} Bourget transforme, en décembre 1841 et en juin 1842, les collèges de Sainte-Thérèse et de Saint-Hyacinthe en petits séminaires, institués selon les règles du Concile de Trente. En procédant de cette façon, l'évêque de Montréal compte assurer la relève du clergé de son diocèse. Un autre entreprise retient l'évêque de Montréal : concilier la religion et le progrès, dont les avancées requéraient une formation spécifique.

2. Les collèges industriels

Ce progrès avait un nom : « industrie ». Le terme désignait les nouvelles activités économiques : exploitation des richesses naturelles, mines, forêts, énergie et leur transformation en produits fabriqués. La coupe du bois, la papeterie, la fonderie, l'utilisation de la vapeur pour la navigation et le chauffage, le chemin de fer devenaient les activités économiques de pointe. Un nouveau type d'entrepreneur s'imposera, l'industriel, distinct du commerçant et de l'agriculteur. Cet industriel s'impose : Barthélemy Joliette.

Le développement de l'industrie nécessitait une formation scolaire spécifique, basée sur l'arithmétique, les sciences (physique et chimie), les techniques (géométrie pratique, mécanique, arpentage) et les métiers. L'enseignement du latin doit faire place aux langues vivantes, français et anglais. Tel

est le projet du seigneur de Lavaltrie. Il n'aura pas de difficulté à convaincre M^{gr} de Montréal du bien-fondé d'un tel programme d'études, d'une durée de cinq ans. Cette proposition « de propager d'une manière efficace l'éducation et l'industrie [...] dans tout le pays²⁶ » plaît à M^{gr} Bourget. Il voit dans cette *école-modèle*²⁷ le moyen de former des laïcs chrétiens. Il y trouve la raison de mettre un frein à la création de tout nouveau collège classique. Au curé de Sainte-Scholastique, ancien directeur du Collège de Chambly, qui lui demande d'ouvrir un tel collège, il répond :

On ne saurait faire assez de sacrifices pour compléter nos cours d'études élémentaires en français et en anglais. Quant à l'éducation classique, améliorons tant que nous pouvons les établissements déjà existants, mais gardons-nous bien d'en faire des nouveaux. Nos professions honorables sont depuis longtemps trop encombrées, pour risquer de leur donner de nouveaux éléments, afin de se recruter davantage²⁸.

La nécessité d'une éducation orientée vers le commerce et l'industrie est à l'origine d'un nouveau type d'établissement, le collège *industriel*. Après la religion et la langue, l'industrie devenait un autre *moyen de conserver notre nationalité*²⁹. Pour Étienne Parent, c'est par l'industrie que notre race pourra se mesurer à l'autre et « attirer l'estime et le respect de cette dernière ». Il faut des chefs d'industries, des ateliers, des fabriques pour sortir notre race de son « état arriéré ». Les industriels ne sont-ils pas « les nobles d'Amérique » ?

C'est dans ce contexte que, entre 1846 et 1848, s'établissent sous l'impulsion de laïcs cinq nouveaux collèges dont les objectifs de formation se distinguent fondamentalement de ceux poursuivis par les collèges classiques. Ce sont les collèges de Joliette (1846)³⁰, de Saint-Laurent (1847)³¹ et de Rigaud (1850), les collèges Masson de Terrebonne (1847) et

Sainte-Marie de Montréal (1848). Les quatre premiers donneront un enseignement industriel et commercial ; Sainte-Marie tiendra à la fois du collège classique et du collège industriel. Le premier collège commercial du diocèse de Québec ne sera ouvert qu'en 1853, à Lévis.

Pour diriger ces collèges, M^{sr} Bourget fait appel à un nouveau groupe d'enseignants, membres de communautés religieuses françaises. Leur expérience pédagogique répond davantage aux exigences du nouveau programme d'études. Les Clercs de Saint-Viateur dirigeaient, dans le diocèse de Lyon, cinquante et un ateliers et écoles³². Cette communauté était toute désignée pour le collège de Barthélemy Joliette. Quatre ans après leur arrivée, les Viateurs essaieront à Rigaud pour y ouvrir un autre collège. Les Pères de Sainte-Croix s'établiront à Saint-Laurent. Deux de ces collèges seront bilingues Sainte-Marie et Saint-Laurent. Les autres devront donner des cours en anglais. Ainsi à Joliette³³, les cours d'histoire anglaise, ceux d'histoire ancienne et romaine se donneront dans la langue de Shakespeare. Dans les trois dernières années du programme, l'enseignement de l'art de la composition et du discours se fera dans les deux langues. Le bilinguisme des collèges de Saint-Laurent et Sainte-Marie s'explique par des raisons économiques et pastorales.

En 1844, les 19 041 Canadiens d'origine française de Montréal ne représente plus que de 43 % de la population de la ville alors qu'elle était de 54 % en 1825³⁴. Dans la même période, le nombre d'Irlandais, favorisé par une émigration soutenue, passe de 3 641 à 9 595, soit 50 % de la population française. Cette modification démographique des catholiques impose la création d'une paroisse irlandaise et la construction d'une église. L'église Saint-Patrick sera inaugurée en mars 1847. Ces modifications démographiques s'effectuent en même temps que se développe la nouvelle économie industrielle,

dominée par les Britanniques. Comme l'Église se prolonge dans ses écoles et ses collèges, il y avait nécessité de répondre aux besoins scolaires de ces nouvelles ouailles. En exigeant que les deux nouveaux collèges situés sur l'île de Montréal soient bilingues, M^{gr} Bourget comptait freiner l'influence du McGill College.

3. Premier journal de collège

Le Moniteur, feuille manuscrite de quatre pages, a été le premier journal à circuler à l'intérieur des murs d'un collège, celui de Nicolet. Alors qu'il aurait dû s'établir à Trois-Rivières, ce troisième collège a été implanté dans un milieu rural, par la volonté de M^{gr} Octave Plessis. Il voulait le protéger d'une éventuelle saisie par le gouvernement anglais, comme il en avait été de celui des Jésuites. En 1843, Nicolet accueillait quelques cent quarante élèves, dont plus de 70 % étaient fils d'agriculteurs³⁵.

Pendant cinq mois, du 16 décembre 1843 au 17 mai 1844, les vingt et un numéros bihebdomadaires du *Moniteur* ont certainement suscité la curiosité et l'intérêt des écoliers de l'institution. Lancé par Antoine Gérin-Lajoie et Raphaël Bellemare, son cousin, ce journal a été rédigé par des élèves et des professeurs. Les responsables de la rédaction mentionnent, dans le *Prospectus* du 12 décembre 1843, qu'ils ne veulent pas « contrefaire le *Fantastique* et le *Diable Bleu* », journaux humoristiques de Napoléon Aubin, publiés à Québec, pour le premier (1837-1845), et à Montréal, pour le second (1843-1844). Ils en fixent le prix à « 1/2 penny pour chaque feuille à payer tous les deux mois, depuis le 20 décembre 1843 ».

Le Moniteur rendra compte des événements de la vie collégiale et, en corollaire, publiera des réflexions sur des principes de conduite : l'amour de l'étude, la politesse, le respect du bien d'autrui. Cet objectif sera repris par tous les journaux

de collège qui naîtront par la suite. Dès le premier numéro, Gérin-Lajoie entreprend une histoire « Des écoliers³⁶ » qu'il poursuivra dans les deux suivants. Il rappelle en premier lieu le mépris qu'ont pour les écoliers les Jean de La Fontaine, Nicolas Boileau, Arouet (Voltaire), « auteurs qui ont le plus de vogue parmi le peuple ». Il évoque ensuite l'action des étudiants de l'École polytechnique de Paris, « ces vaillants héros des trois jours de Juillet ». Puis il s'attarde à l'héroïsme des écoliers de Québec lors de leur engagement contre les Américains, à la fin de décembre 1775³⁷. S'adressant à ses lecteurs, Gérin-Lajoie s'exclame : « Dieu ! si vous eussiez vu quel courage, quelle intrépidité, quelle présence d'esprit, ces jeunes guerriers n'ont pas montrés dans cette fameuse occasion ! »

Le succès du journal *Le Moniteur* repose sur la forte personnalité de Gérin-Lajoie et le soutien de son professeur et maître, l'abbé Jean-Baptiste Ferland. En 1842, Gérin-Lajoie participe à la création de l'*Académie* et d'une milice écolière. Il écrit la chanson *Un Canadien errant* et plusieurs poèmes, dont un de cent vingt-huit vers : *Ode sur la bataille de Châteauguay*. L'arrêt de publication du journal *Le Moniteur* coïncide avec la fin des études de Gérin-Lajoie, accaparé par l'écriture de sa pièce *Le jeune Latour*, retenue pour la séance de la fin d'année scolaire. Dans le même collège, sous le « couperet » des autorités, une seconde feuille écolière, *Le Fantastique* (1867-1868), passera « de la vie à trépas³⁸ » après le second numéro. Ce n'est que quarante ans plus tard que paraîtra, pendant quelques mois de l'année 1910-11, une autre feuille manuscrite, *Le Mercredi*, sur l'initiative d'Émile Coderre.

D'autres feuilles volantes, éphémères, circuleront dans quelques institutions collégiales. L'Assomption verra se succéder, au cours des années 1850, *L'Écho des Cœurs*, *Le Pauvre Diable*, *L'Ami de l'Écolier*³⁹. Ce dernier suscitera chez les lecteurs un « zèle pour les lettres » et un empressement à sou-

mettre des correspondances « pour l'honneur de se faire lire⁴⁰ ». Au printemps 1880, au Séminaire de Sainte-Thérèse, « quelques feuilles un peu mordantes [...] courent de pupitres en pupitres⁴¹ » pour être dévorées « en cachette ». Ces feuilles manuscrites se renouvellent hebdomadairement. De ces premières feuilles térésiennes, il ne reste rien. Elles ont probablement été détruites dans l'incendie du 5 octobre 1881. Ces feuilles devaient ressembler à celles, hebdomadaires ou mensuelles, manuscrites elles aussi, qui passèrent de main en main, quelques mois plus tard, au Séminaire de Chicoutimi : *Le Brûlot* et *Le Moucheron*⁴².

Reproduites en quelques exemplaires par des copistes, ces productions écolières de Chicoutimi auront « un penchant remarquable pour l'espèce humaine⁴³ » comme les insectes typiques dont ils portent le nom. Le premier se veut un « journal politique, littéraire, scientifique, humoristique [qui] en vertu de la liberté de la presse [...] paraîtra quand il sera prêt, pas avant ». Hebdomadaire aux tombées irrégulières, *Le Brûlot* paraîtra de janvier 1881 à juin 1882 et d'avril à juin 1893. *Le Moucheron*, mensuel à la vie éphémère (février à mai 1881) se qualifiera de « feuille volante et piquante [et de] Journal Historique, Littéraire, Artistique, Badin... ». Ces feuilles manuscrites n'ont pas eu de lendemain, sauf celles de Sainte-Thérèse.

Au début d'avril 1880, un professeur offre aux rédacteurs de transformer leur feuille manuscrite en « un petit journal imprimé au lithogramme⁴⁴ », qu'ils nomment *Les Annales Térésiennes*. Le premier numéro sort le 12 du même mois. Six autres numéros suivront. Voir leurs textes reproduits en des dizaines d'exemplaires et distribués rapidement à chacun des écoliers, voir ces derniers suspendre leurs activités pour parcourir avec curiosité les pages de leur journal, entendre les

éloges de leurs compagnons, de leurs professeurs et des directeurs n'étaient pas sans flatter ces rédacteurs en herbe.

4. Les imprimés

Les Annales Térésiennes, lithographiées, devenaient le sixième journal imprimé à paraître dans un collège, au cours de la seconde demie du siècle. *L'Abeille* et *Le Collégien* des séminaires de Québec et de Saint-Hyacinthe, *l'Écho du Collège de Monnoir*, *La Voix de l'Écolier* du Collège de Joliette et *The Spectator* du Collège de Saint-Laurent avaient précédé Sainte-Thérèse. Une septième institution, le Séminaire de Chicoutimi, publiera à son tour un journal dans la décennie 1890. *L'Abeille* de Québec paraîtra pendant quatorze années réparties en trois périodes : 1848-1854, 1858-1862, 1877-1881. Les publications de Sainte-Thérèse et de Chicoutimi, seront lues pendant dix années, ponctuées d'arrêts importants dans le cas de Sainte-Thérèse. Deux vivront trois années : *Le Collégien* et *La Voix de l'Écolier*. La parution des autres fera à peine une année, même si les dates extrêmes du début et de la fin de publication indiquent plus d'une année. *The Spectator* ne paraîtra que par à-coups (Tableau 1).

5. *L'Abeille*

Des sept journaux de collège, publiés au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, *L'Abeille* sera le premier journal imprimé par typographie. Il sera aussi le plus important par sa tenue, sa durée, son rayonnement et son influence, allant bien au-delà de sa devise : *Je suis chose légère et vais de fleur en fleur*. Fruit de l'initiative d'un groupe de collégiens des classes de Philosophie, ce journal du Séminaire de Québec a fait paraître, entre le 27 juillet 1848 et la fin de juin 1881, une feuille hebdomadaire de quatre pages, en trois colonnes.

Tableau 1
JOURNAUX DES COLLÈGES AU XIX^e SIÈCLE

Années	Journal	Séminaire / Collège
1843-1844	<i>Le Moniteur</i> *	Séminaire de Nicolet
1848-1854	<i>L'Abeille</i>	Séminaire de Québec
1851	<i>L'Ami de l'Écolier</i> *	Collège de l'Assomption
1858-1862 ^o	<i>L'Abeille</i>	Séminaire de Québec
1872-1873	<i>Écho du Collège de Monnoir</i>	Collège de Monnoir
1873-1876	<i>Le Collègen</i>	Séminaire de St-Hyacinthe
1876-1879	<i>La Voix de l'Écolier</i>	Séminaire de Joliette
1877-1881 ^{oo}	<i>L'Abeille</i>	Séminaire de Québec
1879-1883	<i>The Spectator</i>	Collège de St-Laurent
1880-1883	<i>Les Annales Térésiennes</i>	Séminaire de Ste-Thérèse
1881-1893	<i>Le Brûlot</i> *	Séminaire de Chicoutimi
1881	<i>Le Moucheron</i> *	Séminaire de Chicoutimi
1884-1886 ^o	<i>Les Annales Térésiennes</i>	Séminaire de Ste-Thérèse
1891-1896 ^{oo}	<i>Les Annales Térésiennes</i>	Séminaire de Ste-Thérèse
1893-1902	<i>L'Oiseau-Mouche</i>	Séminaire de Chicoutimi
1900-1901 ^{ooo}	<i>Les Annales Térésiennes</i>	Séminaire de Ste-Thérèse

* Journal manuscrit

^o Reprise de publication après un arrêt d'au moins une année

^{oo} Deuxième reprise

^{ooo} Troisième reprise

a) La Société typographique du Petit Séminaire

En 1848, le collège de Québec accueille 356 élèves, dont 184 internes et 175 externes. Ce nombre inclut 118 élèves d'une classe préparatoire. Les classes de Lettres, de Rhétorique et de Philosophie comptent 58 collégiens, dont 34 résidents. Le personnel, directeurs, régents et professeurs, regroupe 13 prêtres, 6 ecclésiastiques et 4 laïcs, soit 23 personnes. En 1850, le nombre global de collégiens atteint 378⁴⁵.

En janvier 1848, à l'instigation de Charles-Honoré Laverdière de deuxième Philosophie, des élèves de la section des Grands fondent une société par actions. Le but était d'acheter une presse pour imprimer un journal et « différents ouvrages dont le Séminaire aurait besoin ». Cette association se nomme « Société typographique du Petit Séminaire⁴⁶ », aussi désignée « République des typographes ». Une souscription de £40, réparties en 640 actions, uniquement réservées aux résidents du Séminaire, élèves, ecclésiastiques, prêtres, trouve rapidement preneurs. La presse, achetée à Boston au coût de £22 10s., fonctionnera dès le 8 mai. L'achat de £135½ de caractères (*long primer*) avec casses, composteurs, règles, pierre à imposer, supports de casses, châssis, rouleaux, papier, etc. complètent le matériel requis⁴⁷. Dans les mois suivants, s'ajouteront £56 de pica, £80 de mignon et des caractères d'ornement.

Un comité de régie de sept membres, élus en juillet chaque année, dirige les destinées de la *Société typographique*. Le premier comité réunit quatre élèves de Philosophie, un de Rhétorique et de Lettres, un ecclésiastique. Ce comité choisit parmi les élèves actionnaires trente responsables de la gestion générale : politique éditoriale, rédaction, mise en page, typographie, impression, vente, administration, comptabilité. En plus du journal du collège, le bureau de *L'Abeille* s'engage dans l'édition de divers ouvrages : livres d'exercices de piété,

Tableau 2
PUBLICATIONS DU BUREAU DE L'ABEILLE

1849	<i>Petit recueil de cantiques à l'usage des maisons d'éducation</i> , 11cm, 304 p. (Tirage de 2 500 exemplaires à 15 sols pièce).
1850	<i>Neuvaine pour se préparer aux vacances</i> , 9cm, 15 p.
1850	<i>La Croix présentée au membres de la Société de tempérance</i> par Alexis Mailloux, 14cm, 105 p. (Plus de 1 500 exemplaires avec réédition).
1850	<i>Le Chansonniers des collèges [sic]</i> , publié en vingt livraisons de quatre feuilles in-24, reliées à la fin de la série, 157 chansons, 200 p.
1851	<i>Supplément au Chansonnier</i> , 88 p.
1851	<i>Exercices du mois de Marie</i> , 56 p.
1851	<i>Colloque entre Jésus-Christ et l'âme dévote ou méthode pour entendre la messe en méditant sur la Passion</i> , 30 p.
1852	<i>La Croix présentée aux membres de la Société de tempérance</i> , 2 ^e édition.
1852	<i>Petit manuel pour le jubilé, accordé par Sa Sainteté le Pape Pie IX</i> , 20 p.
1854	<i>Le Chansonnier des collèges</i> , 2 ^e édition, 328 p. et supplément de 104 p.
1860	<i>Le Chansonnier des collèges mis en musique</i> , 13cm, 288 p.
1861	<i>Voyage d'André Michaux en Canada, depuis le lac Champlain jusqu'à la baie d'Hudson</i> , par Ovide Brunet, 25cm, 27 p.
1863	<i>Notices sur les Plantes de Michaux; et sur son voyage au Canada et à la baie d'Hudson, d'après son journal</i> , par Ovide Brunet, 23 cm, 44 p.

Tableau 3
ÉTAT DES RECETTES ET DES DÉPENSES
DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DU PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC
1848-1850

Année	Recettes	Dépenses
1848 (janvier-juin)	£58 19s. 8d.	£71 1s.
1848-1849	£143 17s. 11d.	£134 8s. 5d.
1849-1850	£164 11s. 9½d.	£142 1s. 4½d.
Total	£367 8s. 8½d.	£347 10s. 9½d.

recueil de chansons et de cantiques, publications scientifiques et quelques petits ouvrages, tels livrets de blancs de reçus et liste des élèves et du personnel du collège. Le nombre d'éditions du *Chansonnier des collèges* révèle la popularité de cet ouvrage. Ce chansonnier et le *Petit recueil de cantiques* ont fait partie du matériel scolaire des élèves de la plupart des collèges. Le catalogue de la bibliothèque⁵⁰ du curé Labelle, élève du Séminaire de Sainte-Thérèse de 1844 à 1852, mentionne ces titres (Tableau 2).

Pour faire fonctionner cette presse, il fallait un typographe. La direction du Séminaire n'a certainement pas autorisé cette entreprise, sans l'assurance de son succès. Entre 1830 et 1849, la durée de formation d'un typographe était de cinquante-deux à cinquante-cinq mois⁴⁸. Un typographe de l'extérieur, familier du séminaire, a probablement été retenu pour produire *L'Abeille* et les autres ouvrages. Pour former aussi des collégiens. S'agit-il d'Augustin Côté, cofondateur avec Joseph-Édouard Cauchon du *Journal de Québec*, en décembre 1842 ? Il avait déjà produit pour le Séminaire quelques travaux, dont le programme de la *Distribution des prix de 1840*. L'étroite collaboration qui se développera par la suite entre l'abbé Charles Laverdière⁴⁹ et Augustin Côté vient peut-être de leur rencontre dans l'atelier d'imprimerie de *L'Abeille* !

Cette association des typographes a duré jusqu'en juin 1862, année du second arrêt de publication de *L'Abeille*. La Société typographique a vécu des revenus des diverses publications et des abonnements au journal, au coût annuel de 2 shellings et 6 deniers. Quelques ouvrages, édités par le bureau de *L'Abeille*, ont rayonné hors les murs du Séminaire de Québec. Ils ont permis une entrée de fonds intéressante, selon le rapport financier, présenté le 25 juillet 1850 (Tableau 3).

Au moment de la sortie de *L'Abeille*, vingt-trois journaux, dont dix de langue française, sont publiés dans le Bas-Canada. De ces dix feuilles, cinq disparaîtront avant le premier arrêt du journal des collégiens, en juin 1854. Parmi ces disparitions figurent *L'Aurore des Canadas* (1839-1852), *Mélanges religieux* (1841-1852), *Le Journal des Trois Rivières* (1847-1853).

b) Diffusion de *L'Abeille*

À l'exemple des journaux populaires qui avaient des agents dans les principales localités du Bas-Canada, le journal de Québec bénéficie d'un agent, dès l'année 1850-1851. En 1852, le comité de direction décide de recruter d'autres agents dans les institutions collégiales. Il sollicite en même temps des correspondances des collèges. Cette invitation réjouira les collégiens de l'Assomption :

Tout à coup, le 16 septembre 1852, arrive *L'ABEILLE*, journal fondé pour les collèges par le petit Séminaire de Québec, et l'on demande à l'Assomption un agent et des correspondances. Quelle nouvelle ! On ne peut plus y tenir [...]. Une assemblée est aussitôt convoquée et Louis-Amable Jetté⁵¹ est élu unanimement pour remplir l'importante charge d'agent de *L'Abeille*⁵².

L'Assomption devenait, après Saint-Hyacinthe, le deuxième collège à nommer un agent de *L'Abeille*. D'autres collèges acquiesceront à la requête du journal de Québec. À Sainte-Thérèse, six agents se succéderont jusqu'en 1880. D'ailleurs *L'Abeille* avait été lu, dès sa parution, par des élèves de Sainte-Thérèse. En septembre 1848, un jeune professeur, Stanislas Tassé, arrive de Québec, avec dans ses bagages, le journal *L'Abeille* auquel il collaborait. Un finissant de Sainte-Thérèse rappelle le fait : « *L'Abeille* venait à peine de naître que nous la vîmes presque aussitôt voltiger au milieu de

nous ; nous sommes les premiers étrangers qui aient eu le plaisir de lui donner l'hospitalité. Il était temps de vous le dire⁵³. »

Les écoliers des autres collèges-séminaires liront aussi cet hebdomadaire. De 300 qu'il était à la création du journal, en 1848, le nombre de souscripteurs atteint 500, en juillet 1853, dont 34 au Séminaire de Saint-Hyacinthe, 10 à l'Assomption et à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 8 à Nicolet, 3 à Sainte-Thérèse et deux au Collège Sainte-Marie⁵⁴. Les exemplaires étaient généralement mis à la disposition des élèves des classes supérieures.

c) *Un modèle pour les autres journaux de collège*

De plus en plus régulière, la participation des collégiens *extra muros*, au contenu de *L'Abeille*, souligne leur besoin d'un journal qui réponde à leurs aspirations et sache accueillir dans ses pages leurs productions journalistiques. Ainsi se tisse entre les collèges un premier réseau de communications. *L'Abeille* exercera ainsi une influence exemplaire sur la plupart des journaux qui naîtront dans les collèges.

Au moment de la création des *Annales Térésiennes* à Sainte-Thérèse, en mai 1880, *L'Abeille* est toujours accueillie dans les collèges. Les numéros de l'automne 1880 des *Annales Térésiennes* salueront régulièrement le journal de Québec qui « avec son vol léger et son doux bourdonnement [...] arrive chaque semaine, chargée du suc des plus belles fleurs littéraires ». Malgré un avertissement de « dépenses plus grandes que les revenus⁵⁵ », donné en juin 1879, suivi d'un rappel en 1880, *L'Abeille* cessera définitivement de bourdonner, en juin 1881. Cet arrêt définitif survient un an après la sortie des *Annales Térésiennes*. Malgré sa disparition définitive, l'influence du journal de Québec continuera. En septembre 1891, au moment de la renaissance des *Annales Térésiennes*, après un silence de cinq années, les rédacteurs reprennent la métaphore

de l'abeille. Ils l'utiliseront par la suite dans le texte liminaire des numéros de septembre de chaque nouvelle année scolaire.

Plus encore, en janvier 1893, *L'Oiseau-Mouche*, premier journal imprimé du Séminaire de Chicoutimi, s'inspirera de *L'Abeille* dans le choix de sa devise : *De fleur en fleur*. Le format, la disposition des chroniques de *L'Oiseau-Mouche* rappellent *L'Abeille* de Québec. Les rédacteurs de Chicoutimi s'en disent « extrêmement flattés », ajoutant qu'il ne leur viendrait pas à l'esprit « d'avoir jamais l'ambition de ressembler complètement à cette chère ABEILLE dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt⁵⁶ ». Plusieurs des rédacteurs de *L'Oiseau-Mouche* avaient publié des correspondances et des poèmes dans *L'Abeille*, au cours de ses dernières années de parution.

Quel était donc ce journal qui, douze années après sa disparition, habitait encore la mémoire de ceux qui, dans les collèges, voulaient faire œuvre journalistique ? Journal qui, sous la responsabilité des écoliers de Québec, a autant marqué les lecteurs et les rédacteurs des autres productions de collèges, au cours du dernier tiers du XIX^e siècle ?

d) *L'Abeille, un journal d'information*

L'Abeille a pour objectif d'informer ses lecteurs des événements politiques et religieux qui se déroulent dans le monde tant en Amérique et en Europe qu'en Asie et en Afrique. Le souci de la rédaction est de présenter les événements de l'actualité « avec impartialité » et sans que « l'esprit de parti ne se montre jamais dans ce qu'elle en dit⁵⁷ ». *L'Abeille* rappellera aussi les faits du passé qui concernent l'histoire du Séminaire, des institutions de Québec et du pays. L'histoire nationale occupera une place importante dans le contenu du journal. L'actualité religieuse, politique et économique du pays retiendra aussi l'attention du comité de rédaction.

La lecture des journaux d'ici et d'ailleurs, de langue française, anglaise et italienne, alimentera les diverses chroniques du journal de Québec. Elles ont pour titres : *Parlement Provincial*, *Événements du Canada*, *Nouvelles d'Europe*, *Nouvelles étrangères*. Des comptes rendus factuels d'événements internationaux paraîtront régulièrement. La littérature, la musique, la philosophie, les sciences ont aussi leur part. Rendre compte de la vie du collège complète les objectifs éditoriaux du journal. *L'Abeille* privilégiera les sujets historiques comme le feront les sociétés littéraires et de discussions qui commencent à s'activer dans les collèges.

L'importance du passé ne fait pas oublier le présent. Certains événements surgis de la turbulence de l'activité politique bas-canadienne sont abordés à chaud : le « bill d'indemnité des pertes causées par l'insurrection de 37-38⁵⁸ » et l'incendie de l'édifice du Parlement ; les assemblées touchant l'annexion aux États-Unis, tenues à Montréal et à Québec, en octobre et novembre 1849⁵⁹. De même en est-il des événements qui agitent l'Europe, particulièrement la France. La « Mort de Chateaubriand⁶⁰ », survenue en juillet 1848, retient deux colonnes du premier numéro. Le même présente en première page un sommaire chronologique de la « Révolution française de 1848 ». Les effets de cette révolution sont abordés dans les numéros suivants et un « Précis de la Constitution de la République française de 1848 » remplit quelques colonnes du dernier numéro de novembre. La constitution de l'Angleterre fait l'objet de quatre articles⁶¹ et celle des États-Unis, d'un⁶².

Dès janvier 1849, *L'Abeille* suit de près les événements et les malheurs qui accablent le Pape, obligé de fuir Rome. Du 11 janvier au 19 avril, ce malheur et la question de la souveraineté temporelle du Pape suscitent, chaque semaine, des articles et des notices. Les Bossuet, Fénelon, Montalem-

bert, Lamartine accompagnent régulièrement les lecteurs du journal. Les grands personnages de l'histoire défilent à tour de rôle, du 31 mai au 21 juin 1849. Même Mahomet retient l'attention des lecteurs. Ils apprendront, en conclusion, que le prophète d'Allah « n'est pas ce qu'on appelle un grand homme mais un grand scélérat⁶³ ». Il faut retenir aussi la présence constante des héros de notre histoire dont Salaberry, le contemporain. L'information nationale et locale ne sera pas en reste. La vie parlementaire du Bas-Canada, la vie municipale de Québec, le développement de nouvelles industries, le problème de l'émigration vers les États-Unis, font le sujet de nombreuses chroniques. À l'instar des journaux populaires, des poèmes et des chansons paraissent régulièrement : œuvres de collégiens de Québec et des autres collèges, de quelques grands noms, dont Lamartine, Crémazie et autres. *L'Abeille* s'intéresse aussi à la nouvelle économie. De 1850 à 1853, le développement de l'industrie retient régulièrement les colonnes de *L'Abeille*. Au cours des années 1850-1852, une suite de huit articles⁶⁴, sous le titre général « Industrie canadienne », présente « Les Forges du St. Maurice », les moulins à scie et à blanchir, les manufactures de clous, la papeterie et la fonderie. En mars et avril 1853, quatre autres livraisons traitent de « L'Industrie, son influence, &c⁶⁵ ».

e) Conception du journalisme

Le 24 janvier 1850, la *Société de Typographie* convie ses actionnaires à un banquet pour célébrer les dix-huit mois d'existence de *L'Abeille* et se réjouir du succès de leur entreprise. « Une presse dans un Séminaire pour les élèves » n'est-elle pas « une chose inouïe dans tous les temps et dans tous les lieux⁶⁶ » ? Cinq discours et dix chansons de circonstances présenteront l'importance du journalisme écolier et les deux

principes qui doivent le guider : connaissance de l'actualité et maîtrise de l'écriture.

Pour les membres de la *Société Typographique*, la source première de cette connaissance de l'actualité repose essentiellement sur la lecture des journaux :

C'est par les journaux seulement que nous parviendrons à nous former une idée de l'état de notre société, des partis qui s'agitent et d'une infinité d'autres choses que l'on doit savoir dans une monarchie constitutionnelle. Je ne crains pas de dire que sans la lecture des journaux notre éducation serait défectueuse. Il manque en effet quelque chose de bien important aux connaissances d'un jeune homme qui sait parfaitement ce qui s'est passé à Rome ou à Athènes il y a plus de deux mille ans, et qui ignore presque entièrement les faits contemporains les plus remarquables, même ceux qui se sont accomplis dans son propre pays ; qui connaît les Sénatus-consultes rendus du temps d'Auguste, mais qui n'a pas la moindre idée des travaux de sa propre législature. [...] Il faut donc en venir à la conclusion qu'il [le collégien] devrait lire les journaux⁶⁷.

Cette libéralité du Séminaire de Québec envers la presse populaire différait de l'attitude des directions des collèges du diocèse de Montréal, guidé par l'ultramontanisme. À Sainte-Thérèse une interdiction formelle⁶⁸ de recevoir et de lire les journaux est promulguée, à la fin de novembre 1848. Cette interdiction s'appliquera, par la suite, aux autres collèges du diocèse de M^{gr} Bourget, puis du nouveau diocèse de Saint-Hyacinthe, créé en 1852. L'arrivée de *L'Abeille* à Sainte-Thérèse et dans les autres institutions collégiales, malgré le nombre restreint d'exemplaires, sera une bouffée d'air frais pour les collégiens.

À la nécessité de la lecture des journaux s'ajoute l'obligation pour celui qui participe à la rédaction d'un journal, fût-

il collégien, de posséder l'art d'écrire afin de mieux servir la patrie et la religion :

La patrie attend de nous que nous éclairerons et dirigerons, par nos écrits et nos paroles, l'opinion publique ; elle nous appelle peut-être à prendre place parmi les législateurs, et dans ce poste éminent, combien nous lui serons plus utiles, si nous avons acquis l'art d'attaquer, de renverser, de détruire une opinion fausse, d'en défendre une juste et vraie et d'y amener les autres ? [...] Mais nous sommes catholiques avant d'être citoyens, et au-dessus de ce que nous devons à notre patrie, se place ce que nous devons à la religion ; et ici la culture des lettres devient pour nous un devoir impérieux⁶⁹.

L'auteur apporte comme exemple à suivre « l'illustre Montalembert » qui, à sa sortie du collège, « plaida dans le procès de *l'école libre*, la cause de la liberté et de la foi ». Sans être tous appelés à devenir des hommes remarquables, les écoliers sont conviés à devenir au moins des hommes utiles. Pour cela, ils ont deux moyens puissants, les mêmes que ceux utilisés dans les sociétés littéraires et d'éloquence : la parole et l'écriture. Ces moyens les mettront « en état d'accomplir ce que la patrie et la religion attendent⁷⁰ » d'eux.

Cette conception du journalisme étudiant a donné le goût de la lecture et de l'écriture non seulement aux chroniqueurs en herbe mais aussi aux lecteurs. En témoigne l'intervention, à ce banquet, du représentant des externes :

Oui honneur ! mais aussi reconnaissance ! Reconnaissance, parce que *L'Abeille* a augmenté parmi nous l'amour de la lecture des autres journaux et qu'elle a puissamment contribué à donner à plusieurs un goût plus décidé pour les ouvrages sérieux⁷¹.

La connaissance de l'actualité, la maîtrise de l'écriture, le goût de la lecture que procurait le journalisme de collège permet-

tait d'affermir les objectifs de formation du programme d'études. Au-delà de ces aspects pédagogiques, *L'Abeille* a développé chez ses lecteurs un sentiment d'appartenance à une institution, à une Église, à un pays. Restait à créer des liens concrets entre les écoliers des institutions collégiales.

f) Un journal de ralliement intercollégial

Sa notoriété et ses assises établies, *L'Abeille* modifie son orientation éditoriale, en 1851. Depuis sa parution, le journal de Québec avait surtout accordé une place à l'histoire du Séminaire de Québec et de ses fondateurs, à l'organisation scolaire et aux exploits des collégiens de Québec. Elle avait, à l'occasion, montré son intérêt pour la vie écolière des autres institutions : appréciation du programme d'études de Saint-Hyacinthe, organisation scolaire au Collège de Nicolet, présentation du calendrier des examens publics de tous les collèges du Bas-Canada, courtes notices sur l'une ou l'autre des institutions. En janvier 1851, le bureau de direction de *L'Abeille* veut intéresser davantage ses lecteurs à ce qui se vit dans les collèges du Bas-Canada. Comment ?

En séjour à Saint-Hyacinthe, un voyageur fait parvenir à *L'Abeille* un long récit sur quatre colonnes, « puisque la mode s'est introduite de raconter ses impressions de voyage⁷² ». Après avoir décrit la ville et les principaux sites, le correspondant s'attarde longuement au collège. Il termine en invitant les lecteurs « à faire une promenade en ces endroits ». Le 20 mars de la même année, un second récit de près de deux pages présente, cette fois, le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Le correspondant termine en souhaitant que, « transporté par la vapeur, on aille voir la réalité ». Ces deux textes décrivent des activités et des lieux auxquels les lecteurs peuvent facilement s'identifier. Naît alors le désir d'établir des liens plus concrets avec ces collégiens qui étudient et vivent dans ces

institutions qui leur étaient peu familières, quelques mois auparavant. L'accueil réservé par les collégiens de Québec aux pages sur Saint-Hyacinthe et Sainte-Anne-de-la-Pocatière ne reste pas sans écho.

g) *Rencontres intercollégiales*

Les autorités du Séminaire de Québec répondent aux souhaits de leurs collégiens, dès juin 1851 en autorisant des visites à quelques institutions collégiales, accessibles par le fleuve ou par le chemin de fer. Le récit de ces voyages occupera une large place dans les pages de *L'Abeille* : description du voyage par un visiteur et de la réception par un hôte. L'importance que prennent, dans le contenu de *L'Abeille*, les correspondances venant des collègues diminue celle accordée à l'actualité nationale et internationale. Elle témoigne de la volonté du Séminaire de Québec et de la *Société Typographique* d'établir des relations intercollégiales basées sur l'amitié et la solidarité.

Pour leur première sortie, les élèves de Québec se rendent à Saint-Hyacinthe, puis à Montréal. Le choix de Saint-Hyacinthe veut apporter un témoignage de reconnaissance aux écoliers de ce collège qui avaient, six ans auparavant, aidé financièrement leurs frères éprouvés par le malheur. En mai et juin 1845, deux incendies majeurs avaient détruit 1632 et 1315 maisons des faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean, privant cinquante externes du Séminaire de Québec de résidence, de vêtements et de livres. Les collégiens de Saint-Hyacinthe avaient sacrifié une sortie de plaisir pour envoyer l'argent amassé aux écoliers de Québec. *L'Abeille* du 28 février 1850 avait rappelé cet acte de générosité.

L'organisation d'un tel voyage nécessite la location d'un bateau à vapeur de Québec à Longueuil, avec coucher à bord ; puis d'un train de Longueuil à Saint-Hyacinthe. Enfin visite

des lieux, rencontre des élèves, messe, repas, discours, musique et chansons. Le retour s'effectue de Saint-Hyacinthe à Montréal en train, visite du Collège sulpicien et rencontre des élèves, repas du soir et embarquement pour le retour à Québec. Il fallait, pour ces voyages, au moins trois jours avec deux couchers à bord du bateau. Répondant à l'invitation des élèves de Québec, ceux de Saint-Hyacinthe leur rendront visite quelques mois plus tard. Puis, les collèges de Nicolet et de Sainte-Anne-de-la-Pocatière participeront à ces rencontres.

Ces visites et le récit qu'ils en lisaient dans *L'Abeille* ont suscité l'envie des élèves des collèges situés dans des régions dépourvues de grandes voies de communication. Les collégiens de Sainte-Thérèse ont souhaité, au moins à deux occasions, la visite de ceux de Québec : en mars 1852 et en décembre 1878⁷³. Il est certain qu'avant l'arrivée du train, en 1876, les moyens de communication avec Sainte-Thérèse étaient peu propices à de telles rencontres.

b) Un journal intercollégial

Les correspondances régulières, entre les collégiens de ces institutions, reproduites dans les pages de *L'Abeille*, deviennent une source d'informations sur la vie collégiale du Bas-Canada. Les lieux, les édifices, les us et coutumes de l'institution, les comptes rendus des fêtes religieuses et civiles révèlent aux lecteurs qu'une vie écolière existe hors les murs de leur institution. D'autres lieux d'enseignement leur deviennent familiers, d'autres organisations écolières leur ouvrent de nouvelles voies ou les confortent dans la leur. Dans les faits, l'importance des correspondances des autres collèges transforme *L'Abeille* en un véritable journal intercollégial. Ce journal exercera ce rôle de 1851-1854, de 1858 à 1862, puis 1878 à 1881. Le premier arrêt de publication de *L'Abeille*, de septembre 1854 à juin 1858, a certainement freiné le déve-

loppement de ces relations intercollégiales. *Le Chansonnier des collèges*, de plus en plus présent dans les collèges, en atténuera peut-être les effets. Le retour de *L'Abeille* en septembre 1858 suscitera de nouveau l'intérêt des collégiens. L'augmentation du nombre d'agents et de correspondances donne une nouvelle vigueur au journal de Québec.

Le second arrêt de publication (1862-1877) laissera les élèves des séminaires-collèges dans une vacuité journalistique. Aucun collège ne prendra la relève du Séminaire de Québec. Pourtant, trois journaux de collège seront publiés au cours du silence prolongé de *L'Abeille* : *l'Écho du Collège de Monnoir* (1871-1873), *Le Collégien* de Saint-Hyacinthe (1873-1876) et *La Voix de l'Écolier* de Joliette (1876-1879). Ces journaux naîtront de la volonté des directions des collèges. Ils poursuivront des objectifs très différents de ceux qui animaient *L'Abeille*. Élément particulier, deux de ces collèges étaient, à leur fondation, des collèges industriels et commerciaux.

6. Situation du réseau collégial

Malgré leur vocation spécifique, il n'existait pas de cloisonnement entre les collèges classiques et les collèges industriels et commerciaux. L'espace géographique, les moyens financiers restreints d'une population clairsemée, des voies de communication embryonnaires ont obligé les collèges et les séminaires à un décloisonnement. Les collèges classiques ont offert, selon les besoins de la région, des cours d'agriculture et des cours commerciaux. Les collèges industriels ajouteront une sixième année à leur programme pour de l'enseignement du latin. Ils voulaient répondre, eux aussi, aux désirs des « habitants » de leur région, dont la « première idée, en mettant leurs enfants au collège, c'est de les voir un jour élevés au sacerdoce⁷⁴ ». À Joliette, le latin fut introduit au début des années 1850 et le grec en 1865. L'étude des humanités classi-

ques et de la philosophie déjà au programme s'accroîtra au cours des années suivantes. L'introduction progressive du cours classique dans des collèges industriels suscite l'inquiétude des collèges classiques du diocèse de Montréal, inquiétude qui se transforme en opposition formelle en 1863.

Un rapport de la *Congrégation des études*⁷⁵ du diocèse de Montréal, présenté au synode du 23 août 1863, décrit la situation dans laquelle se trouveraient les collèges classiques si une autorisation était accordée aux collèges industriels d'ouvrir une section classique. Selon ce rapport, la multiplication des collèges nuirait « à la force des études », réduirait les « ressources pécuniaires [...] par l'éparpillement des allocations gouvernementales », serait funeste aux vocations sacerdotales ; encombrerait davantage les professions libérales. Le synode décide de ramener à « leur destination primitive » les collèges commerciaux et industriels. Le cours classique sera réservé aux collèges de Montréal, Sainte-Marie, de Sainte-Thérèse et de l'Assomption. Les collèges industriels ne cesseront pas leur enseignement classique, fort de l'appui de leur région. En 1873, les collèges de Joliette et de Rigaud obtiendront le statut de collège classique. D'autres, comme le Collège de Monnoir, auront l'autorisation de donner les premières années du cours classique.

Pour un collège industriel, devenir un collège classique, en plus du prestige qui s'y rattache, se traduit par un apport financier substantiel. Une analyse comparative⁷⁶ des subventions gouvernementales accordées aux institutions collégiales montre que celles accordées aux collèges classiques étaient 2,43 fois supérieures à celles attribuées aux collèges industriels. De 1856 à 1872, la moyenne annuelle des subventions était de 1 439,52 \$ pour les collèges classiques et de 592,75 \$ pour les collèges industriels. Cet apport financier favorisait la transformation des collèges industriels et commerciaux en

collèges classiques. Le nombre d'élèves inscrits à ces programmes industriels diminuera au profit de celui des collégiens du classique. Dans le dernier quart du siècle, un grand nombre de collèges industriels et commerciaux, mis en place depuis 1848, se transformeront en collèges classiques.

7. Autres journaux de collège

Hebdomadaire à la vie brève, l'*Écho du Collège de Monnoir* fait paraître trente-quatre numéros entre le 23 novembre 1872 et le 10 janvier 1874⁷⁷. À la une du premier numéro, le « Prospectus » indique que le journal publiera les discours, les dissertations littéraires ou philosophiques « dignes d'entrer dans le Cahier d'Honneur ». L'*Écho de Monnoir* fait la chronique de la vie des écoliers du collège, délaissant les sujets qui agitent le monde et le pays. Ces questions seront abordées par deux autres journaux, *Le Collégien* du Séminaire de Saint-Hyacinthe et *La Voix de l'Écolier* du Collège de Joliette, dans une perspective bien différente l'une de l'autre.

a) *Le Collégien, un journal dogmatique*

La naissance du journal du Séminaire de Saint-Hyacinthe semble, selon un témoin, avoir eu lieu dans une certaine controverse : « Sous la date du 14 de ce mois est apparu un petit journal avec le titre de *Le Collégien*. C'est un essai dû à quelques prêtres de la maison aidés d'élèves laborieux. L'entreprise ne sourit pas également à tout le monde⁷⁸. » Cette entreprise n'a certainement pas souri à Charles-Philippe Choquette, puisque son *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe* ne consacre aucun paragraphe à ce journal. Seule la mention du nom se retrouve en référence, à quelques reprises. Pour ménager les critiques, les initiateurs du projet tentent d'abord l'expérience d'une parution mensuelle de quatre pages, retenant le format de *L'Abeille*. Après quelques mois, *Le Collégien*

devient un bimensuel. Il passe à huit pages dès la seconde année, dont plus de deux réservées à la publicité. Le tirage ne dépasse pas les 500 exemplaires. Ce sont des professeurs qui forment l'équipe éditoriale et assurent l'essentiel des textes, laissant peu de place aux écoliers. Ce journal se distingue par la poursuite d'objectifs fondamentalement différents de ceux de *L'Abeille*. Que dit le texte liminaire « aux amis lecteurs⁷⁹ » ?

Que la politique n'est point du domaine de ce journal, que « le bruit des querelles de partis ne doit pas avoir d'écho dans le sanctuaire des sciences et des lettres ». Que « la vraie politique, celle qui n'est l'occasion d'aucune division parmi les catholiques, celle que vous devez apprendre de bonne heure parce qu'elle est la lumière de la société », se trouve dans les enseignements du Pape qui, du fond de sa prison, fait trembler ses geôliers eux-mêmes. Le lecteur ne désire-t-il pas « recueillir pieusement les paroles qui tombent de la bouche du Pape, [et] faire de ses paroles fortes et sublimes le code » de sa vie ? Le journal tiendra ses lecteurs au courant des principaux événements qui agitent le monde, étant donné que les collégiens n'ont pas « très souvent l'occasion de lire les journaux », ce dont le comité de rédaction les félicite.

Guidé par ces objectifs éditoriaux, le comité de rédaction retient des événements internationaux les aspects qui mettent en lumière les souffrances du Pape et de son Église, infligées par les persécutions dont ils semblent constamment victimes. La rédaction révèle aux lecteurs « les noms des ennemis de l'Église qu'il faudra rencontrer plus tard⁸⁰ ». Ils s'incarnent dans des chefs de guerre, tels Garibaldi et Bismarck, se dissimulent dans l'anonymat de sociétés secrètes, prennent l'habit du libéralisme :

Garibaldi, le héros de l'armée libérale, écrivait dernièrement [...] : qu'il faut exterminer les prêtres avant de

permettre à l'Italie de déclarer la guerre à la France [31 octobre 1873].

C'est une des institutrices libérales qui enseignaient à leurs petites *écolières* à crier dans les rues de la ville des papes : « Mort à Jésus, à bas le Sacré-Cœur » [31 octobre 1873].

La persécution religieuse est à son apogée en Suisse. Le pouvoir usurpe toutes les autorités, tous les droits et ne laisse plus aux catholiques d'autre alternative que d'apostasier... [26 décembre 1873].

Prusse et Allemagne. La persécution continue, elle s'aggrave et sévit maintenant sur toutes les classes catholiques... [2 octobre 1874].

Rome et l'Italie. [...] bientôt, poussé par la Prusse et les loges maçonniques, il [gouvernement italien] lui faudra entrer dans la voie des persécutions violentes contre l'Église [2 octobre 1874].

En Amérique nous avons vu le Brésil se déclarant franc-maçon, emprisonnant les évêques [...] ; le Venezuela organisant le schisme et le Chili le préparant [8 janvier 1875].

L'Amérique du Sud tout entière, à l'exception d'une ou deux républiques, est au pouvoir des francs-maçons et elle se conduit en conséquence. Il en est de même au Mexique dont le misérable gouvernement va jusqu'à chasser les Sœurs de la Charité [1^{er} octobre 1875].

Pour les rédacteurs du *Collégien*, la cause première de cet état de choses émane de l'« Athéisme moderne⁸¹ ». « Les athées ont leurs fauteuils dans les Académies, leurs sièges dans les assemblées législatives, dans les écoles, dans les loges maçonniques surtout... ». La « diffusion épouvantable » de cette « doctrine qui détruit toute religion, toute morale, toute loi,

explique pourquoi la religion catholique est presque partout persécutée ». Loin de se scandaliser à la vue des maux dont souffre l'Église, il faut y voir son « plus beau titre de gloire ». De longues études historiques et doctrinales, nécessitant des suites sur plusieurs numéros, viennent étayer les objectifs éditoriaux. La plus longue série, *Petites notes sur le Syllabus*, publiée du 16 octobre 1874 au 23 juin 1876, explique et détaille l'opuscule écrit par Pie IX pour dénoncer les erreurs du monde moderne. Le journal de Saint-Hyacinthe est l'illustration de ce que M^{gr} Bourget écrivait, vingt-cinq ans auparavant :

Les souffrances de Notre Saint Père sont à nos yeux, une mine précieuse qu'il faut exploiter au profit de la foi et de notre bon peuple, en lui inspirant une profonde vénération pour le Chef de l'Église et une souveraine horreur pour les révolutions dont il est victime et qui pourraient bien nous atteindre un jour⁸².

Cette charge menée par *Le Collégien* contre les ennemis de l'Église a comme contrepartie la présentation de croyants exemplaires, dont un élève du collège, Eugène Drolet, et le président de république de l'Équateur, Garcia Moreno. La vie et la mort édifiante du collégien retiennent l'attention des lecteurs du 22 janvier au 28 mai 1874, soit vingt numéros consécutifs. Garcia Moreno, « seul souverain chrétien [...] dans tout l'univers », sujet de plusieurs notices, deviendra un héros catholique pour tous les collégiens. Le jésuite Henri Tricard en fera le personnage d'une tragédie qui sera interprétée dans plusieurs collèges.

b) La Voix de l'écolier, un journal studieux

Ce journal du Collège de Joliette paraît du 2 octobre 1876 au 1^{er} juillet 1879. Ce bimensuel de huit pages in-quarto dont deux réservées à des annonces publicitaires a un tirage

de 700 exemplaires au début, augmenté à 1 000 par la suite. *La Charité fait le Chrétien, l'Étude fait l'Avenir*, devise identique à celle la société académique écolière, guide le comité de rédaction. Ce journal semble être le prolongement public de l'*Écho du Cercle littéraire*, journal exclusif aux membres de l'Académie Saint-Étienne⁸³. À l'exemple de tous les journaux, celui de Joliette annonce sa politique éditoriale dans le premier numéro.

Pour éviter le « risque de faire naufrage dans des polémiques passionnées ou dans des luttes ardentes des partis », *La Voix de l'Écolier* s'adonnera surtout aux productions littéraires et au « domaine si riche et si varié des Sciences et des Beaux-Arts⁸⁴ ». S'ajouteront l'éducation, les récits de voyage, des correspondances d'Europe, venues d'éducateurs d'institutions dirigées par les Clercs de Saint-Viateur.

Parmi les sujets traités, la priorité est accordée à l'histoire, celle de l'Église, de l'Europe et du Canada. C'est surtout l'histoire de la France qui sollicite l'attention des lecteurs. Seize numéros donnent à lire des études sur les familles royales, de Charlemagne au dernier Valois ; la présentation de héros tel Du Guesclin et quelques textes divers sur la France portent le nombre d'articles à près de vingt-cinq, soit 40 % des études et des essais historiques. Ce pourcentage dénote peut-être l'influence des premiers professeurs venus de France. L'histoire nationale fait le sujet de treize articles ; la Nouvelle-France et ses héros inspirent onze études et deux seulement abordent directement des événements du XIX^e siècle. L'Angleterre, la Pologne, l'Extrême-Orient et les États-Unis se partagent une dizaine d'articles. Près de quinze études touchent divers aspects de la vie de l'Église. Trois traitent de la Religion et de la Patrie. De l'ensemble de ces textes à portée historique, plus de trente, environ 60 %, proviennent de tra-

vaux scolaires et de discours prononcés par des membres de l'Académie Saint-Étienne.

Autre spécificité de *La Voix de l'Écolier* : la valorisation de l'action apostolique des Viateurs à l'origine des collèges de Joliette, de Rigaud et de dix-huit autres établissements d'enseignement primaire et secondaire, dont une école pour les sourds et muets. Des correspondants de la France et de la Belgique exposent régulièrement, dans le journal de Joliette, l'action apostolique des jeunes laïcs chrétiens. Les nombreuses correspondances expliquent comment ces jeunes laïcs se sont regroupés en associations pour agir plus efficacement dans leur milieu.

Les lecteurs de *La Voix de l'Écolier* apprennent l'existence en Belgique de soixante Cercles catholiques « qui composent une fédération et se réunissent annuellement en assemblée générale dans l'une des villes du pays ⁸⁵». Cette jeunesse ne forme-t-elle pas l'armée catholique qui combat « pour la Foi et la Patrie », pour contrer aussi l'ardeur des ennemis de la religion qui s'emploient « à la déchristianisation des masses ⁸⁶ » ? D'autres associations politico-religieuses se sont constituées « dans les rangs de la bourgeoisie et de la classe ouvrière », afin de renforcer cette armée catholique. Ces correspondances d'Europe insistent sur l'importance de ces associations et sur la nécessité de leur action, forme concrète d'apostolat laïque accessible à la jeunesse d'ici. Il faut rappeler que la création des collèges industriels avait pour but la formation de laïcs chrétiens. *La Voix de l'Écolier* tente d'établir les principes de cet engagement. Le 15 décembre 1877, un texte de plus de deux pages, *Notre Jeunesse, l'Espoir de la Patrie*, fait le point sur ce sujet :

Ah ! puisse la jeunesse canadienne comprendre sa mission. Aux jeunes gens est réservée la tâche de faire connaître le vrai du faux, de séparer le bien du mal qui

sont mêlés aujourd'hui dans une étrange confusion. Ils se trouvent en face de bien des ruines, mais, comme des architectes intelligents, ils conserveront ce qu'il y a de bon dans l'édifice de la société et nettoieront le sol de tous les matériaux inutiles qui l'encombrent. [...] Oh ! jeunes gens que nous appelons avec orgueil L'ESPOIR DE LA PATRIE, ne soyez jamais du nombre de ceux qui s'aiment et se recherchent eux-mêmes...

Qui mieux que le jeune homme des collèges mérite de porter les espérances de la Patrie ? Il faudra attendre près de trente ans pour voir, au Québec, la mise en place des premières associations catholiques. En 1904, elles se regrouperont sous le vocable Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC). Les abbés Lionel Groulx et Émile Chartier, professeurs au Collège de Valleyfield et au Séminaire de Saint-Hyacinthe, ainsi que le père Samuel Bellavance s.j. du Collège Sainte-Marie, en seront les initiateurs.

Tous les journaux de collège de la décennie 1870 cessent leurs activités après quelques années de publication. Septembre 1877 verra la reprise de publication de *L'Abeille* de Québec. Huit numéros d'un bimensuel de langue anglaise, *The Spectator*, paraîtront au Collège de Saint-Laurent de décembre 1879 à avril 1882. Deux autres parutions sortiront en avril 1883. Ce journal poursuit des objectifs similaires à ceux de la *Voix de l'Écolier*. Les *Annales Térésiennes* du Séminaire de Sainte-Thérèse et *L'Oiseau-Mouche* du Séminaire de Chicoutimi seront les dernières publications collégiales à voir le jour au cours des vingt dernières années du siècle.

c) Les Annales Térésiennes

Au début de l'année scolaire 1880-1881, les *Annales Térésiennes*, reproduites au lithogramme, jusqu'alors feuille strictement écolière, subissent une transformation majeure. Les

autorités du collège en prennent la responsabilité rédactionnelle, administrative et financière. Elles transforment le journal écolier en un journal du collège dans un format in-douze, au coût de production de 13 \$ le numéro de vingt-quatre pages. De toutes les publications de collège, elle est la seule à retenir un format de poche, facilitant sa manipulation et sa lecture en tout lieu. Toutes les autres avaient retenu le format in-quarto.

Destinée à toute la communauté térésiennne, élèves, professeurs, anciens, amis et parents, la revue publiée par les libraires-imprimeurs Beauchemin & Valois, de Montréal, devient mensuelle et contient très souvent plus de trente pages. De septembre 1880 jusqu'à la fin du siècle, *Les Annales Térésiennes* ne seront publiées que durant dix années pour un total de 3 087 pages, incluant cinq suppléments. La petite revue de Sainte-Thérèse est portée par l'enthousiasme des rédacteurs, professeurs et collégiens, qui produisent près de 350 pages annuellement. L'augmentation du nombre de pages dès la première année s'explique par les revenus qui dépassent les prévisions. En 1891, après un arrêt de quelques années, la revue porte son tirage à 1 000 exemplaires, dont 300 pour les 252 élèves et les 28 membres du personnel, les autres allant à des abonnés de l'extérieur, anciens, amis, institutions. Après un second silence de 1895-1900, la revue ne reprendra ses activités que pour l'année scolaire 1900-1901. Elle entrera ensuite dans un silence de quatorze années, de septembre 1901 à juin 1914.

L'existence de cette publication dépend essentiellement de l'abbé Antonin Nantel, supérieur du séminaire. Agent de *L'Abeille* alors qu'il était en classe de Philosophie à Sainte-Thérèse, Antonin Nantel avait fait paraître plusieurs correspondances et quelques poèmes dans le journal de Québec. Il avait publié, en 1869, la première anthologie de poésie *Les*

fleurs de la poésie canadienne. Supérieur pendant vingt-cinq ans, il soutiendra, à chacun de ses trois mandats, *Les Annales Térésiennes*, qui cessent de paraître à chacun de ses départs.

i. Accueil fait aux *Annales Térésiennes*

Dès leur publication, les *Annales* reçoivent un accueil favorable. Les journaux, grands et petits, *La Minerve*, *Le Nord*, *Le Courrier de Montréal*, *Le Nouveau-Monde* signalent sa venue. La première année, *La Minerve* fait écho au contenu de la revue presque à chaque mois. En mars 1883, le rédacteur-propriétaire de l'hebdomadaire *Le Saguenay* regrette que son *alma mater*, le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, n'ait pas un tel mensuel :

Nous échangeons avec une cinquantaine de journaux du pays et de l'étranger, et nous allons peut-être surprendre quelques-uns de nos confrères en leur disant franchement que de toute cette masse de gazettes et de revues que nous recevons, pas une ne nous offre plus d'intérêt que les *Annales Térésiennes*⁸⁷.

Cette publication de collège est la seule à avoir retenu une telle attention de la grande presse

ii. Un instrument de rassemblement et de solidarité

Durant ses dix années de publication, *Les Annales* s'attachent, comme les autres publications de collège, à mettre de l'avant l'Église et le pays. Elle ajoute l'*alma mater*. Elle en dégagera la force, le rayonnement, la nécessité d'être, afin que les collégiens, les anciens, les amis, y trouvent motif d'identification et de fierté. Chaque numéro présente l'œuvre des fondateurs, le rayonnement d'anciens élèves œuvrant dans les hauts postes de l'Église, des gouvernements, de la magistrature. Chacun, à sa manière, se portera à la défense de l'institution lorsqu'elle sera menacée. La plus grande menace vien-

dra de l'incendie du 5 octobre 1881, qui ne laisse que des cendres.

Plus heureux que son voisin, le Collège Masson de Terrebonne, qui ne se relèvera pas de l'incendie de 1875, celui de Sainte-Thérèse a pu, grâce à sa petite revue, compter sur un réseau d'anciens et d'amis. Dès le lendemain de l'incendie, les principaux journaux, *La Minerve*, *Le Monde*, *Le Courrier de Montréal*, *Le Nord*, *The Post*, rapportaient la catastrophe qui venait de frapper le Séminaire de Sainte-Thérèse. Puis, ce furent *La Patrie*, *The Herald*, *The Star*. Quelques semaines après la destruction, *Les Annales* informent les élèves et les parents, les anciens et les amis, de la situation de leur *alma mater* : réorganisation de la vie scolaire⁸⁸ dans des pensions de Sainte-Thérèse et reprise des cours (24 octobre), reconstruction du collège et campagne de collecte de fonds. De plus, *Les Annales* livrent une partie des nombreux témoignages de solidarité que le collège avait reçus. Enfin, les chroniques régulières reprennent. Au début de sa seconde année, *Les Annales Térésiennes* témoignaient ainsi de leur vigueur.

iii. Les rédacteurs

Ce sont des professeurs qui assurent l'essentiel des chroniques de cette revue ; toutefois, les élèves ne sont pas oubliés. Le numéro de janvier 1881 consacrera plus de 50 % de ses pages à des textes d'élèves choisis parmi les meilleures productions de l'Académie. Cette situation se répétera à plusieurs reprises. Cependant, de 1891 à 1895, les collégiens peuvent produire des textes originaux, distincts de leurs travaux scolaires et parascolaires. La revue fait aussi appel à la collaboration d'anciens dont la plume avait atteint la renommée, Adolphe-Basile Routhier, Laurent-Olivier David et autres. Cinquante ans après l'initiative des écoliers de Québec, ceux de Sainte-Thérèse assumeront en totalité la rédaction des *Anna-*

les, au cours de l'année 1900-1901. Le comité de rédaction réunira des membres de l'Académie Saint-Charles.

iv. Les *Annales* et l'ouverture au monde

Les correspondances d'outre-Atlantique et d'Amérique et les récits de voyage publiés dans les journaux populaires ont toujours eu la faveur des lecteurs. Il en sera ainsi pour tous les journaux publiés dans les collèges. Au cours de la décennie 1890, la politique rédactionnelle des *Annales* s'engage dans cette voie. Cette ouverture au monde vient de professeurs et d'anciens du collège qui font des séjours outre Atlantique

Les récits de voyage de ces professeurs et de ces anciens qui souvent viennent à peine de terminer leurs études occuperont régulièrement les pages de la publication térésiennne. Une dizaine de prêtres du séminaire se rendront à Rome, quelques-uns à Paris, pour y poursuivre des études. Durant leurs périodes de vacances, ils se transforment en touristes : les lieux historiques, les us et coutumes, les modifications sociales, la confrontation des idées deviendront pour eux une source de réflexion ou d'inquiétude qu'ils partageront avec les lecteurs des *Annales*. Plus de trente récits leur font vivre une traversée de l'Atlantique, des excursions dans les montagnes de la Suisse ou aux confins de la Bretagne. Les lecteurs découvrent les quartiers de Rome, traversent le ghetto juif, descendent dans les catacombes ; ils se promènent dans les rues de Paris, côtoient des pèlerins à Montmartre, foulent les lieux sacrés de la Terre sainte.

Les jeunes lecteurs térésiens peuvent aussi vibrer au ralliement de la jeunesse chrétienne de l'Europe. Grâce à un témoin de Sainte-Thérèse, l'abbé Élie Auclair, ils participeront à l'assemblée annuelle des étudiants catholiques de Suisse et d'Allemagne, tenue à Lucerne au début de septembre 1893⁸⁹.

Ils envieront la force de cette association de plus 1 500 jeunes gens. Trois ans après ceux de Sainte-Thérèse, les collégiens de Chicoutimi reçoivent ce conférencier. Dans un compte rendu de la conférence, publié dans *L'Oiseau-Mouche*⁹⁰, un élève de Philosophie rapporte que « nos cœurs canadiens-français battaient à l'unisson avec celui du conférencier ». Devant l'importance prise par ces associations catholiques en Europe, le supérieur de Sainte-Thérèse souhaite une telle association pour la jeunesse catholique d'ici :

On se surprend à désirer pour notre pays quelqu'une de ces associations où les catholiques de Suisse et d'Allemagne ont appris à unir leurs forces, à concerter les moyens d'action et la tactique qui assurent le triomphe de leur cause⁹¹.

Cette admiration portée à la jeunesse d'outre-Atlantique n'était pas récente. Les collégiens de 1850 avaient déjà été sensibilisés, par le journal *L'Abeille*, au fait que « la France catholique et la jeunesse religieuse de ce pays ont bien compris ce devoir de l'homme du monde envers sa religion⁹² ». Des correspondances d'Europe parues dans *La Voix de l'Écolier* avaient exercé le même rôle sur les collégiens de Joliette. Le journal de collège devient un moyen de sensibilisation à la nécessité pour la jeunesse catholique d'ici de prendre exemple sur celle d'Europe.

d) *L'Oiseau-Mouche au service d'une région*

Ce journal du Séminaire de Chicoutimi prendra la relève, en janvier 1893, du journal manuscrit, le *Moucheron*. Bimensuel, il sera publié sans interruption pendant dix années, soit jusqu'en 1902, sur les presses de J.-D. Guay, imprimeur du *Progrès du Saguenay*. *L'Oiseau-Mouche* sera le seul journal de collège à franchir le siècle, malgré les difficultés rédactionnelles des trois dernières années. Autre particularité : la publica-

tion correspondra à l'année civile et non à l'année scolaire. En plus d'être « un messenger fidèle auprès des anciens élèves de la maison », *L'Oiseau-Mouche* entend faire l'histoire du Saguenay et offrir un journal littéraire à cette région, en ouvrant ses pages aux écrivains, surtout les poètes, qui y vivent⁹³. De janvier 1893 à avril 1900, chacun des numéros réservera quelques colonnes à l'histoire et au développement de la région : la Grande Baie, le village de Saint-Alphonse, Chicoutimi, etc. De plus, *L'Oiseau-Mouche* entend faire connaître le Saguenay par la diffusion de 200 abonnements hors le diocèse de Chicoutimi : 125 à Québec, 40 à Montréal et 2 dans chacun des collèges. *L'Oiseau-Mouche* acceptera à l'occasion des correspondances de collaborateurs de l'extérieur dont Benjamin Sulte, William Chapman et Jules-Paul Tardivel.

À l'exemple des *Annales Térésiennes*, mais avec plus de vigueur, *L'Oiseau-Mouche* se donnera une autre vocation : la promotion et la défense de l'éducation catholique et des collèges classiques. Le journal de Chicoutimi sera de tous les combats, ne craignant pas de ferrailer contre ces journalistes de Montréal qui contestent l'exclusivité des droits de l'Église sur l'éducation, mettent en cause l'enseignement classique, privilégient l'école laïque, « œuvre de la franc-maçonnerie⁹⁴ ». Ce journal combattra vigoureusement le premier ministre libéral Félix-Gabriel Marchand et son projet d'instituer un ministère de l'Instruction publique. Le ton utilisé par la rédaction du journal de Chicoutimi lui attirera les foudres de quelques journalistes, particulièrement de ceux de *La Patrie*. Ceux-ci qualifieront les prêtres-professeurs de Chicoutimi d'« ignorantins » et *L'Oiseau-Mouche* de « prétentieux petit journal⁹⁵ ». Engagé dans la promotion de la région du Saguenay et dans la défense de l'éducation, pris dans la tourmente des querelles journalistiques, le journal du Séminaire de Chicou-

timi accordera moins de place aux productions écolières, sauf au cours des dernières années de publication.

* * *

À la fin du XIX^e siècle, vingt collèges offrent de l'enseignement classique dans la province. Deux seulement soutiennent un journal, Sainte-Thérèse et Chicoutimi. Depuis la sortie de *L'Abeille*, en juillet 1848, six autres collèges se sont engagés dans la même voie. Le nombre d'institutions qui ont favorisé la publication d'un journal et intégré des collégiens est restreint. À part *L'Abeille*, *Les Annales Térésiennes* et *L'Oiseau-Mouche*, la durée de parution de ces journaux est généralement assez brève. Malgré ce fait, l'expérience journalistique des collégiens du XIX^e siècle, quoique limitée, a permis à quelques centaines d'entre eux d'explorer un domaine discrédité par l'Église. Les journaux de collège ont été des lieux d'apprentissage et de formation à la vie réelle, comme les académies et les sociétés d'éloquence si appréciées des collégiens. L'heure de tombée d'un texte, l'urgence d'une situation, la vigueur de la polémique ont obligé les journalistes en herbe à délaissier l'écriture littéraire pour un style plus simple et direct. « Je n'attendrai pas d'écrire comme Fénelon pour repousser les attaques injustes que dirigent contre mon Alma Mater quelques écrivains de mon pays⁹⁶ », écrira un élève de Philosophie du Séminaire de Chicoutimi.

Les exigences inhérentes à la publication d'un journal se traduisent en temps, travail et argent. Un journal qui ne fait pas ses frais disparaît rapidement, à moins d'être soutenu financièrement par l'administration du collège. La souscription par actions et les revenus produits par un tirage élevé de quelques éditions de livres ont été un moyen de financement efficace pour *L'Abeille*. La vente d'espaces publicitaires a joué un rôle semblable pour *Le Collégien* et *La Voix de l'Écolier*. La

reprise de publication en 1877, après quinze ans d'absence, et la disparition de la Société typographique, placent *L'Abeille* dans des conditions identiques à celles des autres journaux de collège. La baisse des revenus, causée par le non-paiement des abonnements, signe la fin de *L'Abeille*, en 1881. Est-ce pour des raisons financières que *Le Collégien* et *La Voix de l'Écolier* cessent leurs activités à la fin de leur troisième année de publication ? Sans le soutien financier des séminaires de Sainte-Thérèse et de Chicoutimi, *Les Annales Térésiennes* et *L'Oiseau-Mouche* n'auraient pas été publiés pendant dix années. Un tirage à 1 000 exemplaires a permis à ces journaux d'avoir un rayonnement important. La création et la survie d'un journal de collège ne tiennent pas seulement aux conditions matérielles, même les meilleures ; elles reposent surtout sur la volonté de quelques individus. Sans le supérieur Antonin Nantel, sans l'identification des lecteurs à l'*alma mater*, *Les Annales Térésiennes* n'auraient pas survécu. *L'Oiseau-Mouche* doit sa durée à sa vocation régionale, à la fidélité de ses lecteurs et au soutien des Saguenéens. La solidarité intercollégiale est un facteur important dans la durée de *L'Abeille*, inégalée parmi les journaux de collège à l'époque.

Les conditions de production de ces journaux de collège, à l'exception de celui de Québec, se ressemblent. Des professeurs assument la responsabilité éditoriale et la production. Les élèves collaborent à la rédaction, selon un taux de participation et des modalités quelque peu différentes d'une institution à l'autre. C'est au journal *Le Collégien* de Saint-Hyacinthe que l'apport des élèves paraît le plus faible. Le contenu dogmatique de ce journal le distingue des autres journaux de collège. Seul le journal *L'Abeille* de Québec a été, du début à la fin, sous la responsabilité rédactionnelle des élèves. Cela ne veut pas dire que l'un ou l'autre des professeurs ou directeurs ne conseille pas les collégiens. Le 9 janvier 1879,

L'Abeille publie « Le Chant des Patriotes 1837 ». Le 16 janvier, la rédaction de *L'Abeille* fait une mise au point disant qu'elle « n'approuve pas le langage des exaltés de 1837 », qu'elle « n'a pas voulu propager l'idée de la révolution ». Pour des articles de fond touchant la religion, l'histoire, la littérature, la philosophie et les sciences, le comité de rédaction de *L'Abeille* fera appel à des professeurs.

Cette étude laisse plusieurs questions sans réponse. Comment expliquer que le journal de collège ait été le fait de seulement sept institutions ? Que la durée de publication de la plupart ait été si brève ? La position négative de l'Église envers les journaux, les mises en garde répétées et les condamnations vigoureuses ont-elles incité la direction des collèges à ériger un rempart contre toute forme de journalisme ? Pourtant, le Collège de Saint-Hyacinthe, reconnu comme ultramontain, a produit *Le Collégien*. L'absence de journal aux collèges de Montréal et Sainte-Marie reste à expliquer. Les directions de ces collèges ont peut-être favorisé une autre forme d'engagement !

NOTES

¹ Lionel Groulx, *Journal 1895-1911*, tome I, édition critique par Gisèle Huot et Réjean Bergeron, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 125.

² *Ibid.*

³ « Discours de M. J. Perreault », *L'Abeille*, 31 janvier 1850.

⁴ « Discours de M. A. Légaré », *Ibid.*

⁵ Depuis son entrée à Sainte-Thérèse, en septembre 1891, Lionel Groulx avait reçu trente livraisons, donnant au total 1 390 pages.

⁶ *Op. cit.*, entrée du 13 juin 1896, p. 214.

⁷ Antoine-Irénée Douville, Montréal, Beauchemin, 1903, 2 vol., 460 et 304 p.

- ⁸ Charles-Philippe Choquette, Montréal, Imprimerie de l'Institution des sourds et muets, 1911, 2 vol., 508 et 403 p.
- ⁹ Émile Dubois, Montréal, les Éditions du *Devoir*, 1925, 399 p.
- ¹⁰ Wilfrid Lebon, Québec, Charrier & Dugal, 1948-1949, 2 vol., 574 et 550 p.
- ¹¹ Anastase Forget, Montréal, Imprimerie Populaire, 1933, 809 p.
- ¹² Montréal, Hurtubise HMM, 516 p.
- ¹³ Québec, Presses de l'Université Laval, 410 p.
- ¹⁴ Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 527 p.
- ¹⁵ Ville de Lasalle, Hurtubise, 312 p.
- ¹⁶ *Le financement du Séminaire de Joliette : perspectives historiques, 1846-1964*, Joliette, Cégep Joliette-de Lanaudière, 1989, 268 p. ; *Le rôle socio-économique du Collège de Joliette, 1848-1991*, Joliette, Cégep Joliette-de Lanaudière, 1992, 249 p.
- ¹⁷ Montréal, Les Éditions Logiques, 2000, 446 p.
- ¹⁸ *Ibid.*, quatrième de couverture.
- ¹⁹ *Ibid.*, pp. 378-379.
- ²⁰ Madeleine Perron, *Un journal de collège à la fin du XIX^e siècle*, thèse de licence (histoire), Université Laval, 1965, 146 p. ; Denis Lachance, *Étude sur le journal L'Abeille, 1848-1849*, thèse de licence (histoire), Université Laval, 1965, 66 p.
- ²¹ Les Presses de l'Université Laval, Tome I : 1764-1859, 1973, Tome II : 1860-1879, 1975, Tome III : 1880-1895, 1977.
- ²² Marc Lebel, Pierre Savard et Raymond Vézina, Société historique de Québec, 1968, 221 p.
- ²³ Olivier Maurault, *Le Collège de Montréal, 1767-1967*, édition revue par Antonio Dansereau, Montréal, 1967, pp. 122-125.
- ²⁴ « Des écoliers », *Le Moniteur*, vol. 1, n^o 1 (16 décembre 1843), p. 1, Archives du Séminaire de Québec, MS136.
- ²⁵ Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène : l'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, 291 p. (p. 8).
- ²⁶ M^{gr} Bourget à Barthélemy Joliette, *Lettre de Paris*, 17 mars 1847, Archives de la chancellerie de l'archevêché de Montréal, 901.055.2, p. 110.

²⁷ Expression retenue par Hyacinthe Hudon, vicaire général, dans une lettre à l'abbé Querbes, fondateur des Saints-Viateurs, 10 juin 1845, *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, 1961-1964, p. 12.

²⁸ *Lettre au curé Bonin*, 20 septembre 1848, *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, 1967, p. 160.

²⁹ Conférence d'Étienne Parent à l'*Institut canadien* de Montréal, le 22 janvier 1846, « L'industrie comme moyen de conserver la nationalité canadienne-française », *Discours*, édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, pp. 97-116. (Coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »). Les citations de ce paragraphe sont tirées de ce discours.

³⁰ La plupart des collèges tirent leur nom du village où ils ont été créés. Celui de Joliette a d'abord pris le nom d'Académie de l'Industrie, puis de Collège de l'Industrie, tiré du Village de l'Industrie, fondé en 1823 par Barthélemy Joliette. En 1845-1846, il y construit un collège. Dans sa correspondance avec le père Querbes (1847), Étienne Champagneur, premier supérieur, utilise *Collège Joliette*. En 1864, le Village de l'Industrie sera érigé en ville et s'appellera Joliette.

³¹ Le Collège de Saint-Laurent s'est appelé au départ Académie industrielle de Saint-Laurent, jusqu'en 1862.

³² M^{gr} Bourget à Barthélemy Joliette, *loc. cit.*, p. 110.

³³ « Prospectus du Collège Joliette 1847 », *Le financement du Collège de Joliette...*, *loc. cit.*, pp. 45-46.

³⁴ Yvan Lamonde et Claude Beauchamp, *Données statistiques sur la culture au Québec (1760-1900)*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1996, Tableau 11 : « Montréal, population selon le lieu de naissance et l'origine ethnique (1821-1871) », p. 16.

³⁵ Claude Lessard, *op. cit.*, pp. 138, 154, 160.

³⁶ Titre de l'article.

³⁷ Gérin-Lajoie donne 1812 au lieu de 1775. Il s'agit d'une erreur chronologique, car, en 1812, les Américains ont été arrêtés à Châteauguay.

³⁸ Claude Lessard, *op. cit.*, p. 416.

³⁹ Anastase Forget, *op. cit.*, p. 172.

- ⁴⁰ Louis Casaubon, « Fondation de l'Académie Saint-François », 1890, p. 1, www.classomption.qc.ca/historique.
- ⁴¹ Émile Dubois, *op. cit.*, p. 178.
- ⁴² Société historique du Saguenay, Archives n^{os} 171-A et 171-D.
- ⁴³ « Prospectus », *Le Brûlot*, 16 janvier 1881.
- ⁴⁴ Numéros avec écriture manuscrite, imprimés à l'encre bleue, en deux colonnes sur des feuillets 28 x 36 cm. Les premiers numéros se vendaient 10 cents, les derniers 20 cents. Archives du Séminaire de Sainte-Thérèse, ASST/P107/50/356.
- ⁴⁵ *L'Abeille*, 6 octobre 1848 et 21 février 1850.
- ⁴⁶ Une Union typographique de Québec avait été créée en 1827. En 1836, les membres s'étaient regroupés dans la Société typographique canadienne. Claude Galarneau, Gilles Gallichan, « Les métiers de l'imprimerie » dans *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. I, *Des débuts à 1840*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 88.
- ⁴⁷ « Rapport de la Société typographique, 25 juillet 1850 », ASQ, carton Séminaire 11, n^o 32, dans Honorius Provost, *Le Séminaire de Québec — Documents et biographies*, Québec, 1966, pp. 333-338.
- ⁴⁸ Claude Galarneau et Gilles Gallichan, *op. cit.*
- ⁴⁹ L'abbé Laverdière s'est distingué comme imprimeur et éditeur. Au début des années 1850, il travaille avec Jean-Baptiste Ferland et Augustin Côté à une réédition des *Relations* des Jésuites (1858). La première édition canadienne des *Œuvres* de Champlain, en 1870, est son ouvrage le plus remarquable.
- ⁵⁰ Archives de l'Université de Montréal, Fonds Jean-Baptiste Proulx, P 3/B135/ CH 298.
- ⁵¹ Avocat, journaliste, député, Louis-Amable Jetté occupera le poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec, de 1898 à 1908.
- ⁵² Louis Casaubon, *loc. cit.*
- ⁵³ Fortunat Aubry, *Lettre* du 29 mars, publiée dans *L'Abeille*, 8 avril 1852.
- ⁵⁴ Chiffres donnés dans *L'Abeille*, 7 juillet 1853.
- ⁵⁵ *L'Abeille*, 25 juin 1879.
- ⁵⁶ *L'Oiseau-Mouche*, 14 janvier 1893, p. 8.

⁵⁷ Charles Buckley, *L'Abeille*, 31 janvier 1851.

⁵⁸ *L'Abeille*, 3 mai 1849. Ces événements avaient eu lieu le 25 avril.

⁵⁹ *Ibid.*, 15 novembre.

⁶⁰ Titre de l'article.

⁶¹ 1848, n^{os} 6, 7, 8, 17.

⁶² N^o 25.

⁶³ 31 mai 1849.

⁶⁴ Vol. 2, n^{os} 25, 29 ; vol. 3, n^{os} 4, 5, 8, 25, 28, 33.

⁶⁵ Vol. 4, n^{os} 26, 27, 28, 29.

⁶⁶ « Discours du président, H[ubert]Girroir », *L'Abeille*, 24 janvier 1850.

⁶⁷ « Discours de C[harles] Buckley », *Ibid.*

⁶⁸ Lettre de M^{re} Prince à Louis Saché, s.j., 22 novembre 1848, *RAPQ* 1967, p. 167. Le père Saché, avait été nommé tuteur du Séminaire de Sainte-Thérèse pour rétablir la discipline qui s'était relâchée.

⁶⁹ « Discours de M. A[lphonse] Marmet », *L'Abeille*, 31 janvier 1850.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ « Discours de M. J. Perreault », *Ibid.*

⁷² 16 février 1851.

⁷³ Fortunat Aubry, lettre du 28 mars 1852 et Amicus amici, lettre du 9 décembre 1878, publiée dans *L'Abeille* du 19 décembre. Amicus amici n'a pas été identifié.

⁷⁴ François-Thérèse Lahaye csv. à M^{re} Bourget, septembre 1848, cité par Léo-Paul Hébert, *Le financement du Collège de Joliette*, *op. cit.*, p. 47.

⁷⁵ *Rapport de la seconde séance de la Congrégation des études*, ACAM 303.102/863-5.

⁷⁶ Léo-Paul Hébert, *op. cit.*, p. 52.

⁷⁷ *La Presse québécoise*, Tome II 1860-1879, donne « oct. 1871-1874// » comme dates.

⁷⁸ François Tétreau, *Chroniques*, novembre 1873, Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, AFG6/1.

⁷⁹ 31 octobre 1873.

⁸⁰ 2 octobre 1874.

⁸¹ Titre d'un article, 31 octobre 1873.

⁸² Cité par Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, 2000, p. 309.

⁸³ Les collèges favorisaient le regroupement d'élèves dans des sociétés littéraires et d'éloquence. La société littéraire, souvent appelée Académie, recueillait les meilleures productions de leurs membres dans un journal, généralement un in-folio, réservé aux seuls académiciens. La plupart des journaux de collège vont publier à certains moments quelques-uns de ces travaux.

⁸⁴ *La Voix de l'Écolier*, n^o 1, 2 octobre 1876.

⁸⁵ « Lettre d'Europe », *ibid.*, 15 nov. 1876.

⁸⁶ « Lettre de Belgique », *ibid.*, 1^{er} mai 1877.

⁸⁷ 10 avril 1883. Article d'Auguste Béchard, cité intégralement dans le numéro du même mois des *Annales*.

⁸⁸ 204 élèves sur 230 reviendront à Sainte-Thérèse.

⁸⁹ « Les étudiants catholiques de la Suisse à Lucerne », janvier 1894, vol. 8, pp. 134-140.

⁹⁰ Edmond Duchesne, « Conférence de M. l'abbé Auclair », 27 octobre 1897, pp. 67-68.

⁹¹ *Annales*, janvier 1894, vol. 8, p. 134.

⁹² « Discours de A. Marmet », *loc. cit.*, 31 janvier 1850.

⁹³ *L'Oiseau-Mouche*, vol. 1, n^o 1, janvier 1893, p. 9. Pour avoir une idée plus précise du rôle social de ce journal du Collège de Chicoutimi, voir Madeleine Perron, *loc. cit.*

⁹⁴ *L'Oiseau-Mouche*, 7 novembre 1896.

⁹⁵ *La Patrie*, 17 septembre 1896.

⁹⁶ J. Bergeron, « Soyons justes », *L'Oiseau-Mouche*, 8 avril 1893, p. 35.